

L'ARCHIDUC FRANÇOIS FERDINAND, HÉRITIER  
PRÉSOMPTIF ET SON ATTITUDE ENVERS LE  
PROBLÈME DE BOHÈME

*Robert R. Kann*

Cet exposé traite des contacts de l'héritier présomptif et de son cercle de conseillers avec les intérêts nationaux de l'ancien royaume de Bohême dans la totalité des problèmes politiques de la monarchie des Habsbourg. L'étude traite principalement des oeuvres posthumes (Nachlass) de l'Archiduc déposées aux „Haus-Hof- und Staatsarchiv“ de Vienne et aux archives nationales de Prague. Elle traite des relations de l'héritier présomptif avec les aristocrates de Bohême tels que le comte Ottokar Czernin, le futur ministre des Affaires Etrangères de la Guerre Mondiale, le comte Heinrich Clam-Martinic, futur Premier Ministre, le comte Ernst Silva-Tarouca, le prince Karl Schwarzenberg, et principalement avec le prince Franz Thun, gouverneur de Bohême de longue date, Premier Ministre d'Autriche et pendant un certain temps Maître de la Maison Archiducal. Les relations avec d'autres grands personnages ne sont mentionnées et examinées que lorsqu'elles concernent la question de Bohême. Les documents les plus importants parmi ceux très nombreux et très intéressants publiés ici pour la première fois, sont les lettres écrites par l'Archiduc lui-même. Elles reflètent pleinement la personnalité étrange, tantôt rebutante, tantôt fascinante de cet autocrate.

Comme l'étude de ces documents le révèle, la position de l'Archiduc vis à vis du conflit national de Bohême pourrait être considérée comme neutre au dessus des partis. Alors que François Ferdinand était en général favorable à une structure nationale centralisée allemande, s'opposant par la-même aux fortes tendances de nationalisme, il redoutait peut-être plus la puissance du nationalisme allemand que celle du nationalisme tchèque. Pour lui le nationalisme n'était acceptable dans de strictes limites qu'autant qu'il semblait servir

de moyen de briser la puissance du système dualiste politique, lequel, à son avis, était entièrement dominé par les aspirations magyares. Par suite, tout mouvement national, qu'il soit tchèque, allemand ou de toute autre nation, lui était agréable tant qu'il lui donnait la possibilité d'affermir la position de la couronne sur les peuples. Il prit en horreur ces mêmes mouvements dès qu'il sentit qu'ils affaiblissaient cette position.